

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire

Diane Giguère

Renald Bérubé

Numéro 130, été 2008

URI : id.erudit.org/iderudit/37282ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bérubé, R. (2008). Diane Giguère. *Lettres québécoises*, (130), 20–20.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

☆☆☆ 1/2

Diane Giguère, *La petite fleur de l'Himalaya* (préface de Robert Prud'homme), Montréal, Triptyque, 2007, 126 p., 17 \$.

Le temps de l'Himalaya

Le texte de la quatrième de couverture le dit on ne peut plus clairement : « Avec *La petite fleur de l'Himalaya*, Diane Giguère nous offre, quarante ans plus tard [et davantage], une version entièrement revue de son premier roman, *Le temps des jeux*, qui l'avait rendue célèbre à l'époque, remportant en 1961 le Prix du Cercle du livre de France. »

La parution de cette nouvelle version ne doit pas étonner ; dans *Chronique d'un temps fixé. Fragments autobiographiques*, publié chez Trois en 2005 et dont *Lettres québécoises* avait rendu compte dans sa livraison 124 (hiver 2006, p. 35-36), Diane Giguère disait beaucoup de mal de son premier roman (« Que faire pour réparer tout le mauvais de ce livre, la légende surtout qu'il a fait naître autour de moi, à l'époque de sa publication du moins. De plus, c'est mal écrit », p. 17) et faisait état d'une volonté bien arrêtée : « En accord avec mon éditeur, Pierre Tisseyre [mort depuis], je me suis mise à la tâche, décidée à lui offrir le plus tôt possible une version complète et définitive du *Temps des jeux*. » (p. 18)

Après avoir ajouté qu'elle avait dû s'arrêter en cours de travail « pour reprendre [s]on souffle hors de l'atmosphère irrespirable de ce livre au style lourd », elle précisait la nature de son travail, donnait une idée claire de l'ampleur de son entreprise :

Mot par mot, phrase par phrase, j'ai réécrit, j'ai tenté d'atténuer la baine et la dureté, incapable de me glisser dans la peau d'un personnage qui me semble fabriqué. [...] je savais dès le début du livre que j'allais dépecer, mettre en pièces le personnage de la mère. Or, c'est justement ce personnage que Céline ne pourra haïr jusqu'au bout dans le manuscrit revu et corrigé. (p. 18-20)

Au moment où elle écrivait les lignes que nous venons de citer, D. Giguère avait terminé « les trois quarts » de son travail de réécriture. Elle ajoutait : « Je m'interroge sur la nécessité que j'éprouve de tout remettre au propre » (p. 19), formule admirablement ambiguë, surtout quand à elle s'ajoutent ces autres propos : « [...] ces monstres, car tous les personnages du *Temps des jeux* en sont » (p. 24) ; *La petite fleur de l'Himalaya* nous permet de lire le travail complété. Et l'interrogation, « ambiguë » avons-nous dit (alors qu'« ambivalente » serait en l'occurrence peut-être plus juste), de Diane Giguère ne peut pas ne pas être celle du lecteur ou de la lectrice qui achève de lire, l'un après l'autre, *Le temps des jeux*, les *Fragments autobiographiques* et *La petite fleur de l'Himalaya*. Car ambivalence il y a bel et bien dans l'entreprise, qui relève à la fois de ce qui se nomme génétique littéraire d'une part, et pratique autobiographique d'autre part.

Ajoutons encore ceci, après avoir souligné que D. Giguère se révèle une fort bonne lectrice de son premier roman : réécrivant ce dernier pour les raisons qui sont

siennes, littéraires et autobiographiques, l'auteur de *Temps des jeux* ne se retrouve pas en terres inhabitées ; quel auteur n'a pas, trente ans plus tard disons, ressenti des pincements à l'écriture en relisant sa première œuvre ? Corneille, Chateaubriand et Claudel n'ont-ils pas revu et corrigé (pour le meilleur comme pour le pire) un certain nombre de leurs textes, Ferron n'a-t-il pas réaménagé quelques-uns des siens (*Les confitures de coing* reprenant *La nuit*) et Anne Hébert n'a-t-elle pas refusé qu'on réédite ses *Songes en équilibre* (1942), son premier recueil de poèmes, ainsi que Cocteau l'a fait pour ses juvéniles parutions poétiques ?

La génétique littéraire et le « monstrueux » premier roman : bonne lectrice et romancière dorénavant expérimentée, Diane Giguère a su, dans *La petite fleur de l'Himalaya*, pratiquer (pour le meilleur) ce que Gérard Genette, dans *Palimpsestes* (Seuil, coll. « Poétique », 1982) appelle la « concision » (p. 271), qui sait tout à la fois rendre un texte « plus bref et plus nerveux » (p. 272). Osons dire les choses ainsi : le temps des jeux de l'écriture, des jeux conscients et rationnels avec le langage, jeux à innocence minimale mais à visée efficace maximale, « mot par mot, phrase par phrase », est venu à D. Giguère avec la reprise plutôt qu'avec l'original. Non pas que ce dernier (le premier !) soit aussi méchant que le dit l'auteure, parlant d'écriture ; mais il est vrai que *Le temps des jeux* en fait trop, veut trop en faire, qu'il s'alourdit de vouloir trop bien faire (littéraire) ou de trop vouloir convaincre ou impressionner. Si bien (ou mal, plutôt) qu'il lui arrivait de s'étirer indûment, d'ennuyer en certains passages, je me souviens de ma première lecture (en 1962). Pour bien comparer les

deux versions : lire l'incipit de chacune, mettre en regard la claire simplicité de la seconde et le « poids » de la première (ce qui ne veut surtout pas dire nier l'inventivité de celle-ci, liée à l'usage du « elle » en particulier).

Après avoir salué l'effort de concision qui donne tant d'allant à *La petite fleur*... , il sera bien permis de souligner que ne relève sans doute d'aucun hasard le fait que l'amant de Céline, « professeur de littérature à l'université » dans *Le temps des jeux* (p. 36), devienne « professeur dans une école » (p. 26), professeur de botanique, « ma passion », d'où « cette petite merveille » (p. 35) qui est sienne, la petite fleur du titre de la seconde version. De même, et en toute contradiction avec l'idée de concision, il sera bien permis de regretter que les longs passages, vers la fin du *Temps des jeux*, alors que la mère de Céline, ex-comédienne, participe à des auditions visant à choisir une Ophélie pour des

représentations de *Hamlet* — que tout de ces passages ait été oblitéré. Car il y a bel et bien du *to be or not to be* autant chez Céline que chez sa mère, autant dans le temps des jeux selon la Révolution tranquille en 1961 que dans l'Himalaya québécois d'aujourd'hui, qui n'arrive pas à se conquérir.

Après la génétique littéraire, l'autobiographie : dans *Chronique d'un temps fixé*, D. Giguère — écrivant ce qu'elle écrit au sujet de son premier roman, ces passages qui ne renvoient en rien à l'écriture mais bien à l'auteur de celui-ci — met particulièrement en avant-scène le personnage de sa mère, fille de Jean-Charles Harvey. Et puisque les *Fragments autobiographiques* sont dédiés entre autres « pour ma mère », que le dernier chapitre de ces *Fragments*... est tout entier consacré à la même, que la réécriture du *Temps des jeux* vise, point de vue à ne (surtout) pas minimiser, verra à ce que « Céline ne pourra haïr [sa mère] jusqu'au bout dans le manuscrit revu et corrigé », et que Céline ne vole plus à sa mère son amant (« Il n'y a jamais rien eu entre votre mère et moi », p. 91) ; tout cela étant, peut-on croire, alors, que la romancière du *Temps des jeux*, associée par son premier roman à la Françoise Sagan de *Bonjour tristesse*, amour féminin pour un homme plus âgé obligeant, vise plutôt à être associée à la Sagan de *Avec mon meilleur souvenir* (*Chronique d'un temps fixé*, p. 22) qui compose une sorte d'autobiographie parcellaire par rencontres des autres interposées, autobiographie qui salue ces autres et leur rend hommage, s'en fait comme une biographe chaleureuse ? Sans aucun doute.

